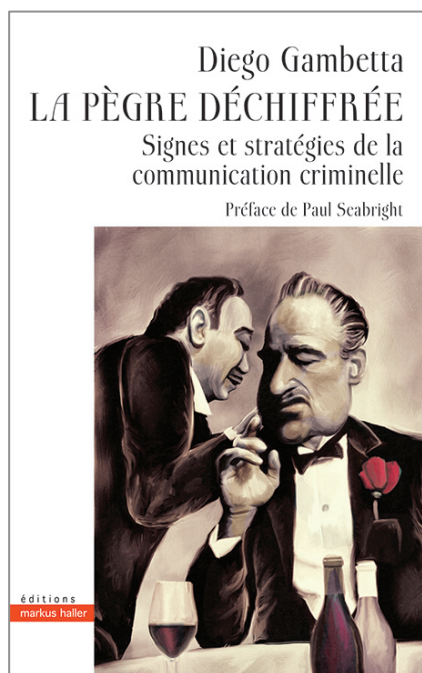


LE TEMPS

Samedi 12 juillet 2014



Le langage de la pègre

Par Emmanuel Gehrig

Comment les délinquants parviennent-ils à communiquer et à faire des affaires entre eux sans pouvoir recourir aux institutions légales ? Diego Gambetta, sociologue d'origine italienne et expert de la mafia, mène une passionnante enquête sur les stratégies subtiles employées par les criminels pour se rendre crédibles ou tromper leurs ennemis.

Diego Gambetta

La pègre déchiffrée – Signes et stratégies de la communication criminelle

Préface de Paul Seabright

Traduit de l'anglais par Patrick Hersant

Markus Haller, 424 p.

Pas besoin d'avoir suivi les hautes écoles pour devenir un bon assassin. Beaucoup de prudence, le goût du travail bien fait et un sens de la moralité restreint, ce sont là les premières qualités requises pour la profession. Mais ce n'est pas tout. Les personnes évoluant en milieu criminel, même le plus petit des porte-flingues, même le dernier des racketteurs du coin de la rue, possèdent une qualité qui n'est pas si évidente et demande beaucoup de finesse et d'intelligence : le sens aigu de la communication. Ceux qui n'en ont pas sont ou en tôle, ou six pieds sous terre (ou alors ils sont devenus honnêtes).

Mais comment des voleurs, qu'ils soient des Arsène Lupin ou des crapules sans foi ni loi, des trafiquants, des assassins, parviennent-ils à travailler ensemble, à se faire confiance, sans aucune voie de recours possible devant les tribunaux en cas de litige? C'est l'objet de ce livre à la fois sérieux et décoiffant. *La Pègre déchiffrée* traque les signaux, les codes, le langage tacite ou allusif qui font l'essentiel de cet art méconnu, la communication entre criminels.

L'auteur, Diego Gambetta, sociologue d'origine piémontaise et actuellement professeur à l'Université d'Oxford, part du principe que les criminels sont des gens rationnels : ne sont-ils pas « l'incarnation de *l'homo economicus* dans toute sa férocité »? Ni diaboliques, ni romantiques, les comportements criminels sont en fin de compte assez normaux : ils sont le résultat d'un ratio coût/bénéfice dans un cadre contraignant. Comme nous, honnêtes gens, les délinquants envoient des signaux pour inspirer confiance, mettre en garde, commercer. Même la violence n'est pas la fin de la communication, soutient Gambetta, elle est un moyen parmi d'autres de faire passer un message : intimidation, représailles, etc. Et la violence peut naturellement être verbale, même de façon indicible : « Vous travaillez trop, ce n'est pas bon pour la santé, vous devriez vous reposer », entendait dire le juge Falcone de la part de mafieux qu'il interrogeait.

Comment se faire connaître dans la pègre ? Impossible de vanter ses talents de tueurs à gages dans l'annuaire téléphonique. Dans ce monde de l'ombre, la confiance se gagne à petits pas : on fréquentera les bars glauques, on se mettra à disposition sans poser trop de questions, puis une fois introduit, on prouvera de mille et une manières ses « honnêtes » intentions. Les Mémoires de Joe Pistone, dit « Donnie Brasco », l'agent du FBI infiltré dans la mafia new-yorkaise à la fin des années 70, constituent à cet égard un parcours exemplaire. Excellent flic de terrain et fameux stratège, Pistone « avait édifié un barrage de signaux » et réussi à persuader « Sonny Black » Napolitano, son mentor, qu'il était digne d'intégrer Cosa Nostra. Pistone s'était construit une biographie simple,

qui nécessitait peu de mensonges. Et, condition nécessaire à une infiltration à grande échelle, le FBI lui laissait une grande liberté de mouvement, lui permettant même (officieusement) de braver la loi. Les truands en effet ordonnent aux novices de commettre un meurtre gratuit – ce qu'un policier ne pourrait jamais faire. Joe Pistone eut de la chance, le type qu'il était censé abattre s'était enfui, et il fut dispensé de cette épreuve initiatique.

Diego Gambetta relève une stratégie intéressante, celle de « l'incompétence ». Il s'agit par exemple, pour un homme de main, de se montrer stupide afin de ne pas effrayer son chef. En se déclarant incompétent dans l'élaboration d'un plan, le « porte-flingue » montre sa loyauté et réaffirme sa spécialité : bien viser, tirer, tuer. La même chose s'observe, dit l'auteur avec un certain aplomb, dans le monde académique italien : les professeurs influents, appelés « baroni », forment un groupe d'influence dont la spécialité est le renvoi d'ascenseur. Ils délaissent ostensiblement la recherche et se soucient uniquement de nommer tel ou tel protégé. Pourquoi ? C'est là leur façon d'affirmer à leurs pairs : je suis comme vous, trempé jusqu'aux os dans les jeux de pouvoir, je ne risque pas de bousculer le système. Ainsi vogue le système des « médiocres »... « Si tu fais du bon boulot, dans ce milieu, il faut toujours t'en excuser », a entendu dire l'auteur par un de ses confrères, alors qu'il nourrissait l'espoir de continuer sa carrière dans son pays d'origine.

Un criminel compétitif aura aussi intérêt à faire un séjour en prison. Mieux que l'« école du crime », c'est un moyen de montrer sa fiabilité. Et si la prison est un lieu violent, ce n'est pas seulement à cause du confinement et des frustrations en tout genre. La violence apparaît comme la nécessité de clarifier la hiérarchie entre des hommes en uniforme, dépourvus de signe distinctif. Le tatouage joue un rôle clé : appartenance à un gang, récit biographique lisible sur le torse, ceux qui en portent sont craints et respectés. Malheur, par contre, au nouveau venu. Qui est-il ? Est-il un dur prêt à se battre, ou bien un couard ? Tester, c'est connaître, les animaux le savent bien.

Tout à l'inverse, et notons que Gambetta n'est jamais à court d'exemples stupéfiants, cette prison polonaise, dans les années 1980, où les résidents vivaient en communautés plus ou moins autonomes. Ici la violence est plus rare car les marques sont posées. Ou plus précisément, elle s'exerce à l'intérieur des hiérarchies très rigides établies entre les prisonniers. Les plus favorisés forment une fraternité qui partage un idiome secret. Le nouveau venu qui ne connaît pas ce langage se fait appeler « tocard » ou « lopette » et sert d'esclave aux autres.

On ne trouvera pas, dans cette approche de la communication criminelle, de considérations morales, ni une fascination de l'auteur pour le milieu. Dans le dernier chapitre, intitulé « Quand la pègre fait son cinéma », Diego Gambetta interroge au contraire cette passion du public pour le phénomène mafieux, qui a culminé dans les années 70 avec *Le Parrain* – film sanctifié par Cosa Nostra jusqu'à devenir culte dans le milieu, influençant les codes de conduite et le style mafieux dans la vie réelle. Dans cet étrange jeu de miroirs, acteurs et mafieux se jaugent, s'imitent, s'admirent mutuellement. Et si un film montre un mafieux particulièrement ignoble, tant mieux ! Cela fera de la publicité gratuite, de la terreur dispensée à moindres frais. A l'inverse, montrer des criminels ridicules ou incapables peut coûter cher. En 1992, le réalisateur japonais Juzo Itami sortait *L'Art subtil de l'extorsion*, un film qui se moquait des yakuzas. Un soir, alors qu'il rentrait chez lui, des inconnus se sont jetés sur lui et lui ont entaillé le visage.